

Histoire culturelle en France

L'« histoire culturelle » est d'abord une catégorie du récit historiographique. D'usage récent, l'expression véhicule aujourd'hui le sens d'une forme de modernité historique. Chez des auteurs aussi différents que Krzysztof Pomian d'un côté, Antoine Prost et Jay Winter de l'autre, et à propos d'objets eux aussi très différents (l'évolution générale de la discipline depuis le XVIII^e siècle pour le premier — dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, dir., *Pour une histoire culturelle*, 1997 — et l'historiographie de la Grande Guerre pour les seconds — dans *Penser la Grande Guerre*, 2004), on retrouve ainsi exactement la même séquence d'une discipline d'abord dominée par l'approche politique, puis sociale et enfin culturelle dans sa dernière période. Ces exemples parmi d'autres rappellent d'abord à quel point l'histoire culturelle est moins une spécialité précise, une vraie sous-discipline structurée autour d'un objet bien circonscrit, qu'une version de l'histoire *générale* et une catégorie qui couvre très large. C'est bien pour cette raison que l'usage de cette formule peut aussi souvent s'inscrire dans un récit de la dynamique du développement disciplinaire actuel, qu'il s'agisse de dénoncer une mode, de saluer un aboutissement, ou tout simplement de poser un constat.

Cela posé comme préalable, il n'en reste pas moins que, pour autoriser un tel usage, l'histoire dite « culturelle » ne peut manquer de présenter les traits qui fon-

dent un caractère novateur et la prétention à une forme de généralité. Après avoir relevé les principaux signes d'une émergence aussi récente que forte dans le paysage disciplinaire, il faudra s'arrêter sur les objets et les approches que recouvre l'adjectif « culturel » et donner quelques indices permettant de comprendre ce qu'il faut bien décrire comme un succès. Enfin, pour tenter de mettre un peu d'ordre dans le vaste domaine en expansion des travaux pouvant se réclamer de l'histoire culturelle, on pourra distinguer plusieurs lignes de partage ou de tensions.

Si l'expression est parfois employée à la fin des années 1960 et au cours de la décennie suivante (par exemple, Maurice Crubellier, *Histoire culturelle de la France, XIX^e-XX^e siècle*, 1974), c'est surtout à partir des années 1980 que l'on assiste à la mise en avant d'une « histoire culturelle » en France, avec les articles de Roger Chartier (repris, entre autres, dans *Au bord de la falaise*) et de Pascal Ory, notamment (*Bulletin du Centre d'histoire de la France contemporaine*, n° 2, 1981 et n° 14, 1982, remaniés dans *Vingtième siècle*, n° 16, octobre 1987). La publication en 1992 d'un important numéro spécial de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* consacré à l'« histoire culturelle » puis le recueil *Pour une histoire culturelle* dirigé par J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli en 1997 jalonnent une présence croissante sur la scène historiographique. En 1997-1998 apparaissent deux formes d'institutionnalisation avec l'entrée dans l'importante série du Seuil des « Histoire de la France » (*Histoire de la France culturelle* dirigée par J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli) et l'apparition d'une association professionnelle, l'Association pour le développement de l'histoire culturelle. Plus récemment un « Que sais-je ? » de Pascal Ory et une synthèse de Philippe Poirrier exposent en 2004 un programme, d'une part, et les « enjeux » de l'histoire culturelle, d'autre part.

La dimension générale de cette « nouvelle » histoire vient de ce qu'elle peut marquer une rupture et s'inscrire dans la continuité avec d'autres programmes plus anciens dont le champ était aussi très large : l'histoire des « civilisations » défendue par Fernand Braudel, et avant lui la psychologie historique réclamée par Marc Bloch et l'étude de l'« outillage mental » proposée par Lucien Febvre, puis l'histoire des « mentalités » chère aux années 1960-1970, sans remonter jusqu'à l'« histoire des mœurs » telle qu'on la pratiquait au XVIII^e siècle. C'est bien sûr la plasticité et l'ampleur de la notion de culture qui autorisent cette inscription dans la longue durée de la pratique historienne et dans le vaste horizon des représentations. Les idées, la pensée, l'imaginaire, la religion, l'identité et les rituels, la langue et les images, les œuvres et les objets, la création et la réception... : la liste est presque infinie des objets dont l'histoire culturelle peut revendiquer le traitement autour de la notion de « culture ».

Il faut, de ce point de vue, s'arrêter sur un trait décisif de l'histoire culturelle telle que la pratiquent ceux qui s'en réclament aujourd'hui, qui est le jeu constant sur le double sens du mot culture en français (comme en anglais d'ailleurs et cela explique en partie le déséquilibre des échanges dans le champ de l'histoire culturelle avec le monde anglo-saxon où il est très riche, et l'Allemagne où il est beaucoup plus discret). Au sens classique, la culture désigne essentiellement un bagage qui se transmet, s'acquiert et distingue le « cultivé » du « non cultivé » (alors souvent « populaire »). En un sens beaucoup plus général, souvent qualifié d'anthropologique, elle désigne l'ensemble des pratiques et des représentations d'un groupe (et peut cette fois prétendre à la popularité). Il importe de relever qu'à des degrés divers, il n'y a jamais totalement fusion du sens le plus restreint au sein du sens le plus large de « culture » et

que l'histoire culturelle actuelle résulte du double mouvement, convergeant seulement en partie, de sociologisation des objets traditionnels de la culture « cultivée » et d'importation en histoire du questionnaire anthropologique. Un moment essentiel du débat historiographique fut, sur ce terrain, la remise en cause dans les années 1970 du partage trop mécanique entre cultures savante(s) et populaire(s), qui pouvait contribuer au rapprochement des deux acceptions possible du terme « culture » sans pour autant faire disparaître leur distinction. Dans cette dualité persistante, l'usage croissant du terme unificateur de « représentations » (qui renvoie à la fois à Durkheim et Mauss d'une part, et à l'historiographie américaine récente d'autre part) ne change guère les choses et c'est le flou de la notion qui permet de ménager — sans l'abolir — la tension entre culture « cultivée » et culture au sens anthropologique.

Une explication du succès récent d'une histoire posée comme « culturelle » est d'ailleurs peut-être que cette désignation permet une forme de normalisation historique de la référence anthropologique, mieux sans doute que l'« anthropologie historique » défendue par Jacques Le Goff ou André Burguière, par exemple. Dans le registre des interprétations strictement épistémologiques de l'essor d'une « histoire culturelle » depuis trente ou quarante ans, on trouve souvent l'idée de l'épuisement d'une histoire économique et sociale d'inspiration marxiste et supposée dominante jusqu'aux années 1960, ainsi que celle d'une influence croissante des sciences sociales (sociologie, anthropologie et linguistique) sur l'histoire dans le mouvement du structuralisme, même s'il est aussi parfois défendu que l'histoire culturelle est le fruit d'une forme de « retour du sujet ». L'histoire culturelle se caractériserait à la fois par les usages et les références plus ou moins appuyées aux œuvres de Michel Foucault, Pierre Bourdieu ou Norbert Elias,

pour ne citer que les plus fréquemment mobilisés, tout en prospérant sur la fin des grands paradigmes unificateurs, à la fois symptôme de et réponse à l'histoire « en miettes ».

D'autres facteurs, hors du seul débat de méthode, doivent sans doute être aussi pris en compte. L'histoire dite « culturelle » émerge au même moment que se développe l'essor médiatique de la problématique « culturelle » (pages « culture », phénomènes « culturels ») souvent associé à l'humeur des années où retombe le souffle de Mai 68. Dans un autre registre, il faut aussi mentionner un effet « ministère de la Culture », au moins pour l'histoire contemporaine, quand l'heure est venue pour la discipline de se pencher sur les « politiques culturelles » de l'État et des collectivités locales. Enfin, il y aurait à mesurer le facteur des bouleversements morphologiques de la discipline elle-même, dans le contexte de l'explosion de ses effectifs et du nombre croissant des thèses soutenues. De même (et les deux phénomènes sont en partie liés) qu'il faudrait analyser le rôle, pour le succès de l'histoire culturelle, du poids croissant de l'histoire universitaire sur le marché du livre d'histoire, particulièrement sensible pour les objets lettrés — les intellectuels, les œuvres, la pensée... — dont l'histoire universitaire générale aurait tendance à s'emparer.

Un autre élément de réponse intéressant serait de bien comprendre, à l'inverse, les raisons de la relative résistance de l'histoire médiévale à ce mouvement, ou du moins à la mise en avant d'une histoire spécifiquement « culturelle ». Elle ne manque pourtant pas de patronages prestigieux comme celui de Georges Duby, par exemple, avec la fin de son œuvre dominée par l'étude de « l'imaginaire », ni d'historiens actuels qui pratiquent l'histoire culturelle (Jean-Claude Schmitt, dans une perspective très anthropologique, ou Jean-Philippe

Genet, beaucoup plus proche de l'histoire intellectuelle et culturelle des périodes ultérieures). Domaine plus technique et comme tel moins sensible aux à-coups du discours de la rénovation historiographique ? Terrain plus favorable à une application moins sélective de la méthode anthropologique (comme l'histoire ancienne, d'ailleurs) ? Omniprésence du religieux avec les questions particulières que cela pose ? Parce que la socio-histoire contemporaine de la discipline reste à faire, cette question reste ouverte.

On le voit, l'émergence et le succès récent de l'histoire culturelle sont des phénomènes qui recouvrent une pluralité complexe d'enjeux qu'il serait hasardeux de ramener à un facteur décisif. Dresser un panorama, objet par objet, des domaines historiques concernés par la catégorie englobante de l'histoire culturelle excéderait largement les limites de cette courte synthèse : le livre de Philippe Poirrier est à ce titre un instrument fort utile pour balayer ces domaines — histoire des politiques culturelles, de l'édition, des intellectuels, du cinéma, de la presse et des médias, de la mémoire, des sciences, de l'éducation, des religions... — et poser la question de leur rapport plus ou moins confortable à la démarche « culturaliste », pour reprendre un terme de Pascal Ory. Il semble peut-être plus urgent de souligner, au sein de ce vaste ensemble, quelques lignes de tension, sinon de rupture, que tend à masquer l'article défini de « l'histoire culturelle ». Une bonne façon de le faire est sans doute de reprendre la question de l'enjeu décisif, récurrent, de son rapport avec l'histoire sociale. Dans le discours sur l'histoire culturelle comme dans les pratiques historiennes de ceux qui s'en réclament, la question du « social » est en effet omniprésente. Pascal Ory (repris par Jean-François Sirinelli) a proposé de définir ce champ de recherches comme celui d'une « histoire sociale des représentations » ; pour

Antoine Prost, il s'agit de faire une histoire « culturelle et sociale, indissociablement » ; et Roger Chartier évoquait la nécessité de passer « d'une histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social ». Mais qu'en est-il vraiment de cette étroite association du « culturel » et du « social » ? S'il ne semble pas qu'en France l'émergence de l'histoire culturelle se soit faite, comme aux États-Unis, sur le mode d'une rupture franche avec l'histoire sociale incarnée là-bas par la figure d'E. P. Thompson (même si, de France, on a souvent tendance à exagérer cette rupture en ne retenant que la version la plus radicale d'une *cultural history* plurielle), la question doit être posée.

Une première ligne de partage au sein de l'histoire culturelle, notamment vis-à-vis de son rapport à l'histoire sociale, correspond à la division des grandes périodes. Pour la fin de l'Ancien Régime, pour le XIX^e siècle et pour le XX^e siècle, ce ne sont pas tout à fait les mêmes enjeux qui sont en cause, ni le même état de l'historiographie. À l'évidence, ce n'est pas exactement le même rapport au « social » qui est mobilisé chez Daniel Roche, par exemple, se réclamant d'une histoire sociale de la culture matérielle des XVII^e et XVIII^e siècles (le vêtement, par exemple) attentive aux écarts sociaux, et chez Jean-François Sirinelli pour qui la dimension sociale de l'objet culturel renvoie surtout à la sociologie historique des intellectuels et qui mobilise la notion de « culture politique ». Face au fameux poids d'une historiographie antérieure « économique et sociale » dont l'histoire culturelle aurait permis de desserrer la contrainte en enrichissant le questionnaire, la situation ne peut être la même entre la fin de l'Ancien Régime et le XIX^e siècle d'une part (avec le rôle d'anciens élèves de Labrousse comme D. Roche et A. Corbin) et un XX^e siècle longtemps dominé par les approches politiques et de « relations internationales » d'autre part,

où par ailleurs l'histoire de la « politique culturelle », peu ou prou guidée par l'histoire à faire des antécédents (thèse de Pascal Ory sur l'époque du Front populaire) et de la mise en place du ministère créé autour de Malraux en 1959, joue un rôle structurant.

Une bonne illustration de ces changements d'une période à l'autre est le volume de *L'histoire de la France* d'André Burguière et de Jacques Revel consacré aux « formes de la culture » (Seuil, 1993). Sans même revenir sur la distinction entre les « héritages » et les « choix culturels » (soulignée par la séparation en deux volumes différents pour la réédition de poche), cette dernière partie montre clairement ce qui change dans le traitement historien de la culture du XVIII^e au XX^e siècle. Annonçant son ouvrage sur *Les origines culturelles de la Révolution française* (Seuil, 1990), la contribution de Roger Chartier est fortement structurée par cet enjeu historiographique majeur. Les écarts sociaux y jouent un rôle décisif, dans un questionnaire qui reconsidère et qui déplace le phénomène des « Lumières ». L'enrichissement de la problématique culturelle passe notamment par l'usage socialement situé de la notion d'appropriation qui permet de dépasser autant le caractère mécanique que l'approche strictement individuelle d'une simple « réception ». Par comparaison, le XIX^e et le XX^e siècle apparaissent, dans le même volume, beaucoup plus éclatés autour d'enjeux où le social n'a pas toujours la même place. La première contribution de Madeleine Rebérioux reste polarisée par l'événement révolutionnaire, situé en amont cette fois, en montrant l'affirmation de nouveaux principes agissants d'une culture nationale au cours du XIX^e siècle. Procédant d'une réelle rupture historique, la laïcité, la culture scientifique ou l'esprit démocratique sont envisagés comme traits culturels nationaux dont l'essor est socialement différencié entre les groupes sociaux. En revanche, le texte

suisant de Christophe Prochasson montre un objet culturel dont la description tend à devenir sa propre fin : c'est l'affirmation, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, d'une « culture de masse » qui devient l'axe central d'un récit historique organisé autour de l'examen successif des pratiques et des produits de la culture (la musique, le théâtre, les images, le livre, le sport...). Il n'est pas indifférent que la même séquence chronologique couvrant le XX^e siècle soit dédoublée avec une dernière contribution de Madeleine Rebérioux reprenant dans une autre perspective la question d'une « culture au pluriel » où l'on retrouve les groupes (ouvriers, jeunes et vieux, femmes, étrangers).

Toujours dans le rapport du « culturel » et du « social », une autre ligne de partage peut être distinguée dans l'historiographie récente qui, elle, traverse partiellement les divisions en grandes périodes. D'un côté, on peut en effet regrouper un ensemble de travaux qui montrent une histoire culturelle essentiellement attachée à montrer l'autonomie du « culturel » face aux déterminants sociaux. Elle débouche sur la mise en lumière de « cultures » largement transversales aux groupes sociaux particuliers, moments culturels datés dont l'inscription dans une chronologie précise constitue le principal trait distinctif. On peut citer, de ce point de vue, les travaux de Denis Crouzet et sa description d'une « culture de l'angoisse » des temps immédiatement antérieurs aux guerres de religion, tout comme ceux qui portent sur une « culture révolutionnaire » spécifique après 1789, ou encore ceux qui mettent en avant une « culture de guerre » du temps de la Première Guerre mondiale autour de Stéphane Audoin-Rouzeau ou d'Annette Becker. Tous mettent en œuvre une histoire où les textes disent les opinions, expriment des états psychologiques collectifs, agrégats de consciences individuelles.

D'un autre côté, une autre forme d'histoire culturelle s'attache à mettre en lumière des écarts sociaux, des rapports différenciés à la culture où la démonstration de la mobilité et de la porosité des partages sociaux en termes culturels n'abolit jamais la prise en compte de ces partages. C'est le cas, pour la dernière période de l'Ancien Régime, des travaux déjà cités de Daniel Roche ou de Roger Chartier. Et c'est aussi le cas, pour les périodes plus contemporaines, d'une histoire qui persiste à se dire « sociale » tout en revendiquant haut et fort l'attention qu'elle porte aux traits culturels des pratiques et des identités de groupe : pour ne donner que quelques exemples, on citera les travaux d'Antoine Prost (de l'étude des anciens combattants à l'histoire de l'éducation), de Jean-Louis Robert (sur les ouvriers pendant la Grande Guerre) ou encore de Christophe Charle (sur les élites ou sur *Paris, fin de siècle*). Cette ligne de partage recoupe en partie une séparation entre ceux pour qui la « culture » est un facteur d'explication décisif et parfois un moteur de l'histoire, et ceux pour qui elle est ce qu'il faut expliquer.

NICOLAS MARIOT, PHILIPPE OLIVERA

Références bibliographiques

- « Histoire culturelle », Numéro spécial, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 39-1, janvier-mars 1992. – BURGHIÈRE A. (dir.), *Histoire de la France. IV. Les formes de la culture*, Paris, Seuil, 1993, rééd. « Points Histoire », 2000 en deux vol. (« Héritages » et « Choix culturels et mémoire »). – CHARTIER R., *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 1998. – MARTIN L. et VENAYRE S. (dir.), *L'histoire culturelle du contemporain* [actes du colloque de Cerisy-la-Salle, août 2004], Nouveau Monde Éd., 2005. – ORY P., *L'histoire*

culturelle, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2004. – POIRRIER P., *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, « Points Histoire. Série : l'histoire en débats », 2004. – RIOUX J.-P. et SIRINELLI J.-F. (dir.), *Histoire culturelle de la France*, Paris, Seuil, 4 vol., 1997-1998, rééd. « Points Histoire », 2004 (t. 1 : « Le Moyen Âge » par Michel Sot, Jean-Patrice Boutet et Anita Guerreau-Jalabert, t. 2 : « De la Renaissance à l'aube des Lumières » par Alain Croix et Jean Quénart, t. 3 : « Lumières et libertés : les XVIII^e et XIX^e siècles » par Antoine de Baecque et François Melonio, t. 4 : « Le temps des masses », par Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli). – RIOUX J.-P. et SIRINELLI J.-F. (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, « L'Univers historique ».

Corrélat : *Cultural Studies* (I) ; culture savante / culture populaire (III) ; Édition (I) ; la Grande Guerre (III) ; histoire sociale (I).